

Joël Hamm

Dieu est un farceur

C'est son exclamation favorite, sa manière de passer pour un esprit fort. Il cultive son allure de sage : un œil malicieux, l'autre tendre, une chevelure blanche tombant sur ses épaules, des petites lunettes ovales cerclées d'or. Les cicatrices sur son visage sous-entendent qu'il connaît bien le degré de facétie de ce Dieu dont il parle comme d'une relation d'affaires. Quand l'un de ses amis lui confie ses ennuis, la phrase jaillit accompagnée d'un mouvement de bras fataliste. Aujourd'hui, seul dans son bureau, il serre un objet dans sa main, si fort que quelques gouttes de sang tombent sur le courrier qu'il prépare.

« Dieu est un farceur ! » lui serinait sa grand-mère, la baba, quand elle l'élevait près de Strumiany en Pologne sur les rives de la Warta. Il se rappelle cette légende qu'elle lui contait pour l'endormir : « Dieu s'ennuyait. Il créa deux êtres à son image : l'homme et la femme. Il les animait en tirant les fils invisibles qu'il avait fixés à leurs membres. Ses marionnettes finirent par le lasser. Il décida de les rendre autonomes, se pencha sur elles, souffla sur leur peau en tirant délicatement sur leurs fils pour les éveiller. L'homme et la femme s'ébrouèrent puis marchèrent d'eux-mêmes. Dieu coupa les fils, les laissant agir à leur guise dans le monde d'abondance qu'il avait créé.

Le comportement des créatures se révéla ennuyeux et sans surprise. Tout cela manquait de fantaisie ! Dieu retoucha ses automates. Il leur attribua un temps de vie limité, la parole, le désir et se mit à leur tendre des traquenards pour voir leurs réactions. Il dut redoubler d'imagination car ses sujets, doués d'un soupçon d'intelligence divine, surmontaient toutes les difficultés, commençaient à se croire tout-puissants, créant à leur tour des êtres à leur image. Ils devinrent si nombreux et bruyants qu'ils se firent la guerre. Pour lutter contre leurs peurs et

leurs angoisses, ils inventèrent la beauté, l'art et, comme ça ne suffisait pas, ils inventèrent Dieu. Dieu, le vrai, commença à s'amuser vraiment. Il put constater la puissance de sa création quand il vit apparaître sur terre mille dieux adorés par autant de tribus différentes. Le plus drôle était que ces pauvres hommes retissaient eux-mêmes les fils qui les reliaient à leurs dieux imaginaires, ils appelaient ça la religion. *Laissons-les faire, se dit-il, le moment venu, je les reprendrai en mon sein. En attendant, voyons voir un peu à nous distraire !* Il s'accouda à sa fenêtre et commença à jouer avec ses créatures. »

Où donc la baba avait-elle pioché cette histoire impie ? Il n'en avait trouvé l'origine dans aucune des traditions qu'il avait étudiées. Restait cette phrase, devenue un leitmotiv familial qui ponctuait chaque événement : « Dieu est un farceur ! »

Il songeait qu'avec lui Dieu s'était amusé dès le début :

Première farce (la meilleure, sans laquelle aucune autre n'aurait pu exister !) :

Me faire naître juif en 1925 en Pologne et faire mourir ma mère le même jour !

Deuxième blague (certains diront : coup du destin) :

Je l'ai toujours aimée ma baba, mais pourquoi était-elle si froussarde ? Elle valait bien deux mères juives à elle toute seule. Ses craintes m'empêchaient de vivre. Ma seule fessée d'elle, je l'ai reçue quand elle a su que je me baignais dans la Warta avec une bande de gamins du village. Nager était ma passion et pourtant j'ai obéi à son interdiction d'approcher la rivière. Le 30 juin 1937, Dieu devait être à sa fenêtre. Mon père convainquit grand-mère de me laisser venir avec lui pêcher la carpe. La mine renfrognée, la baba me tendit une chemise qu'elle venait de repasser, une chemise appartenant à mon père, bien trop grande pour moi, me demanda de l'enfiler puis sortit sa trousse de couture. Elle enfila son aiguille et, méticuleusement, cousit le col très serré autour de mon cou ainsi que les poignets et les pans entre mes jambes. Pas de danger que j'aie plonger avec cet accoutrement. Quand mon père a glissé dans la Warta, je suis resté au bord de la rivière sans rien pouvoir faire d'autre que crier au secours. Impossible de plonger sans risquer de me noyer avec lui !

Troisième farce (de celles très longues qui lassent et dont on se souvient longtemps !) :

Parfois, le dieu de ma grand-mère se contente de laisser aller les choses sur leur pente naturelle. Avec les hommes, il est servi ! Ce coup-ci, il a peut-être pensé que c'était l'occasion

d'en finir une fois pour toutes avec sa création, qu'il allait pouvoir récupérer son cheptel en une seule fournée.

En septembre 1939, les armées allemandes et soviétiques ont pris la Pologne en tenaille. Fin décembre, les Allemands ont raflé tous les juifs de notre village. Ils nous ont embarqués dans des wagons à bestiaux. A l'arrivée, deux tiers des nôtres étaient morts de froid ; leurs corps gelés sont restés debout un instant avant de s'écrouler quand les survivants sont sortis du wagon. La baba a tenu le coup, mordue par des engelures profondes. Nous avons rejoint à Varsovie les quatre cent mille juifs entassés dans un quartier de quatre kilomètres carrés, fermé par un mur de brique de trois mètres de haut et des barbelés.

Les rues du ghetto grouillaient de malheureux exposés quotidiennement à l'arbitraire des policiers allemands, ceux de la gestapo ou ceux de la kripo, la police criminelle. Je passais mes journées avec Henrik, un garçon de mon âge. Un officier allemand nous a interpellés alors que nous le croisions dans la rue Gesia. Il a fait voltiger la casquette d'Henrik d'un revers de main, a sorti son pistolet et lui a logé une balle dans le crâne. J'étais pétrifié. Il se pencha vers moi avec un sourire glacial en me désignant la casquette d'Henrik. Par gestes, il m'ordonna de la ramasser et de la mettre. Elle était trop grande, ce qui le fit s'esclaffer. Autour de nous, les gens s'écartaient en baissant la tête. J'ai mis la casquette. Il m'a fait signe de marcher à reculons, puis de m'arrêter avant de me faire revenir vers lui. J'avais compris. J'ai ôté la casquette en baissant les yeux, suis descendu du trottoir. Il m'a ordonné de continuer mon chemin. J'ai enjambé le cadavre d'Henrik et j'ai marché, un point douloureux entre les épaules à l'endroit où je m'attendais à recevoir son coup de pistolet. La foule m'a englouti sans que rien d'autre ne se passe. Je pleurais de tristesse, de rage.

Je me suis rappelé les paroles de mon père me disant que, parfois, il fallait être méchant pour s'en sortir. Je suis devenu un des petits durs du ghetto, un trafiquant, un escamoteur. Par les égouts, je rejoignais la ville libre et je faisais de la contrebande. J'achetais quelques patates, du blé, des haricots, je ne sais quoi encore que je revendais à mes semblables à prix d'or. Le prix du risque. Plus tard, j'ai convoyé des armes.

Nous crevions de faim, des milliards de poux nous suçaient le sang. L'hiver 41 a vu périr du typhus plus de cent mille habitants du ghetto dont la baba. Les hommes ont déposé son corps dans la rue, enveloppé de papier journal. J'étais orphelin parmi un peuple abandonné du monde « libre ». Dieu s'est-il amusé quand il m'a vu grimper dans ce wagon plombé un jour d'octobre de la même année ? Connaisait-il le nom et l'existence du camp où nous avons été

obligés de nous mettre nus pour être triés et presque tous exterminés dès notre arrivée ? Treblinka II – Sonder commando, à cent vingt kilomètres, à l'est de Varsovie ! A mon arrivée au camp, treize chambres à gaz étaient alimentées en monoxyde de carbone par des moteurs Diesel. Ma jeunesse et ma vigueur m'ont évité la mort immédiate. J'ai fait partie des commandos chargés d'enfouir les cadavres dans le sable jaune, près de la forêt. Chaque jour pouvait être le dernier. J'ai vu bien des camarades s'agenouiller près de la fosse et recevoir une balle dans la nuque avant de basculer sur les cadavres qu'ils venaient de jeter là. Ils étaient remplacés par de nouveaux arrivants qui, à leur tour...

Le rire de Dieu a souvent résonné à mes oreilles quand l'officier nous passait en revue devant la fosse ouverte.

Je me suis évadé en mars 43, la veille de la visite d'Himmler. C'était l'affolement dans le camp. Il fallait remettre de l'ordre. Nous avons travaillé sans répit à enfouir les corps qui s'étaient amassés les jours précédents. Pour la première fois, notre corvée a été surprise par la nuit. Un détenu a bousculé les rangs qui se formaient sous les braillements et les coups des gardiens, moins nombreux ce soir-là. Il s'est mis à courir vers la forêt. Un coup de feu l'a stoppé net. D'autres camarades sont partis en tous sens. Je me souviens des cris, des faisceaux des lampes s'accrochant à leurs cibles, des coups de feu. Je me suis couché à terre et j'ai rampé sous un camion tout proche. J'ai profité de l'affolement général pour continuer ma reptation vers le couvert des arbres avant de courir droit devant moi dans l'obscurité épaisse de la forêt. Rapidement épuisé, j'ai perdu connaissance.

Des partisans m'ont recueilli, soigné. Le mois suivant, j'ai participé avec eux à l'insurrection de Varsovie. Tous sont morts, pas moi. Les événements se sont enchaînés sans que je cherche à en modifier le cours. Je me laissais porter par mon destin. Amuse-toi tant que tu veux, Dieu farceur !

Je portais l'uniforme de l'Armée Rouge quand je suis entré à Berlin, et c'est donc par « hasard » que j'ai été mis en contact avec un Américain qui connaissait mon oncle Joseph, le frère de mon père, émigré aux États-Unis quelques années avant ma naissance. J'ai fini par rejoindre ce dernier à Abilène, Texas. Nul doute que la baba se trouvait au côté de Dieu pour rire quand j'ai découvert comment le tonton avait fait fortune. Moi-même, j'ai eu un rire nerveux en visitant sa tréfilerie au moment où, très fier et sans penser à mal, il m'a démontré la solidité du fil de fer barbelé produit par ses ateliers.

Farce ultime (parce que, là, vraiment !...)

J'ai suivi l'oncle en Israël quand il a voulu s'y installer. Je suis devenu son unique héritier et le propriétaire de la plus grande tréfilerie du pays. Méthode américaine ! Pragmatisme, pas d'états d'âme ! C'était le temps de l'expansion, de la « colonisation ». L'affaire a prospéré. L'oncle est mort centenaire et dévot me laissant seul maître à bord. Je n'ai pas de descendance. Pour avoir des enfants, il faut espérer en l'humanité ou bien être inconscient. Chaque nuit, depuis des années, mes cauchemars me jettent contre les barbelés de Treblinka, des piquants d'acier poussent dans mon ventre, me lacèrent l'estomac. J'ai dû réduire mon activité, soigner mon ulcère. L'entreprise a commencé à végéter. Mais Dieu est un farceur qui n'abandonne pas ses jouets ! Nous avons eu la plus grosse commande jamais passée à une tréfilerie. Une aubaine dans un contexte économique si déplorable ! Une commande d'État, un projet gigantesque ! J'ai accepté ce travail, aveugle à tout ce qui n'était pas mon propre désespoir.

Il s'agit de construire un mur qui enfermera quarante pour cent de la Cisjordanie. Les travaux ont commencé. Cent cinquante kilomètres sont déjà bâtis sur une totalité de six cents kilomètres prévus. Une séparation de soixante à soixante-dix mètres de large avec, successivement, des barbelés (mes barbelés), un fossé, un mur haut de huit mètres muni d'un système d'alarme électronique, des voies de passage et à nouveau du barbelé sur plusieurs rangées, des milliers de kilomètres de fil ! Nous avons monté deux nouvelles unités de production.

J'ai accompagné un ministre sur le chantier. Depuis un hélicoptère, j'ai vu mes chers barbelés tendus autour des enclaves palestiniennes de Kalkilya et de Tulkarem. En tout, cent quatorze mille habitants encerclés Et ce n'est qu'un début ! J'ai entendu les plaintes des paysans palestiniens séparés de leur terre par des tranchées qui coupent les chemins. Ils seront privés de leurs moyens d'existence comme trente mille des leurs. Je me suis souvenu des rues du ghetto arrêtées net par un mur de briques... Le ghetto moderne enferme tout le monde de nos jours, chacun de part et d'autre des barbelés ! Et Dieu n'a jamais forgé de cisailles.

N'ai-je résisté et survécu à la barbarie que pour devenir moi-même un oppresseur ? Dieu a ses raisons, j'ai encore la mienne. Je n'ai pas oublié le maniement des explosifs. Sain d'esprit et clairvoyant, j'ai décidé de détruire mon usine principale. Elle sautera demain, au moment où ce texte arrivera dans toutes les grandes rédactions du monde. Demain...

Il entendit Dieu rire derrière la porte.

Sa main gauche se détendit. L'échantillon de fil barbelé qu'il serrait resta planté dans sa paume. Son cœur battit la chamade puis s'arrêta.